

On me demande toujours quelle a été ma première pensée quand je l'ai découverte. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Je n'ai eu strictement aucune pensée jusqu'à bien plus tard. J'étais déjà embrouillée avant d'avoir ouvert les yeux, encore groggy à cause du désastreux mélange de la veille : whisky blend + analgésiques + conversation atrocement débile. Et puis de toute façon, ça ne relevait pas de la pensée ; quand j'ai pénétré dans la chambre de ma mère, une partie de moi avait déjà compris. Soit parce que j'avais senti que quelque chose déconnait, soit parce que c'était justement moi qui avais déconné : ça, c'est la question à 16,5 millions de dollars.

Et ensuite, avant même de réfléchir à ce que je faisais, j'étais par terre, le visage collé à ce qu'il restait du sien, hurlant dans son oreille ensanglantée tout en essayant de ramasser des bouts de chair, de viscères et d'os pour colmater les plaies comme si c'était un radeau qui prenait l'eau. Bien entendu, à ce stade, ça ne servait plus à rien.

C'est la dernière fois que je l'ai vue. Si seulement on m'avait laissée venir à la morgue... Les points de suture bien propres d'un médecin légiste auraient été un soulagement bienvenu. Mais je n'ai pas eu droit à ce privilège, si on peut appeler ça comme ça. Si bien qu'à la place je garde sur la rétine l'image gravée à jamais d'une inconnue, une femme dont la beauté apprêtée avait été pulvérisée aux quatre coins d'une pièce. Ce n'était quasiment plus un corps ; c'était une flaque.

J'aurais bien voulu pouvoir détourner les yeux, mais sur le moment la vue était le sens qui m'était le plus agréable : l'équivalent d'un câlin et d'un bon grog chaud comparé à la puanteur, à la viscosité, au silence. J'étais comme hypnotisée par tous les morceaux d'elle qu'elle s'était acharnée à cacher à tout le monde : une tache de soleil sur le décolleté, une veine pourpre sur le mollet. Je ne savais pas que son crayon à lèvres était un tatouage permanent, ni qu'elle avait un trou au milieu du sourcil gauche. Un de ses implants s'était dégonflé, percé par une balle. L'espace d'une seconde je pus la revoir telle qu'elle était avant, quand j'étais petite, avant la chirurgie, les injections et les crèmes miracles à base de sperme de singe.

Jamais elle ne m'avait autant attendrie qu'en cet instant.

C'est alors que je vis ce qu'elle avait écrit par terre :

## JANE

Et là, enfin, j'eus ma première pensée consciente :  
*Il faut que je fasse disparaître ça.*  
(Ce que je fis.)

Malgré ce que tous ces grands clowns optimistes de pys et d'assistantes sociales se sont évertués à me dire, ce matin-là n'est pas quelque chose que j'arriverai jamais à « surmonter », « digérer » ou « finir par accepter ». Personne ne peut tomber sur le cadavre de sa mère assassinée et s'attendre à péter la forme le jour, l'année ou même la décennie d'après. Eh non ! Trop de bol ! Je vais pouvoir me coltiner cette expérience très spéciale jusqu'à la fin de mes jours. C'est un peu comme un invité qui laisse traîner ses culottes et ses chaussettes dans votre salle de bains,

qui s'ouvre des boîtes de thon dans la cuisine – ou pire, l'inverse – et à qui vous avez beau gentiment demander de partir, rien n'y fait.

Mais je ne mens pas quand je dis que ça *s'est* amélioré ; c'est devenu moins une terreur paralysante qu'une dissonance cognitive chronique. Un truc auquel je me suis tellement habituée que j'arrive presque à l'oublier... sauf si je fais l'erreur d'y penser. Alors je ne peux plus penser à rien d'autre. Du genre : cligner des yeux, respirer, la sensation de la langue dans votre bouche. Sauf qu'à la place de la langue ce sont vos doigts, et à la place de votre bouche c'est le sang de votre mère.